

# DISCOURS INAUGURAL par la marraine 2021

## COLLOQUE « Photographie & Sciences »

samedi 30 oct. 2021 au Muséum de Toulouse



**Héloïse Conésa, marraine 2021 de la Résidence 1+2.**  
Conservatrice du patrimoine, chargée de la collection de  
photographie contemporaine à la Bibliothèque nationale de  
France (BnF).

L'Histoire est émaillée d'exemples de collaborations fructueuses entre art et sciences. On peut évoquer le « Galilée critique d'art » tel que décrit par Erwin Panofsky qui raconte comment l'astronome fut capable d'interpréter les images aperçues dans son télescope grâce aux techniques picturales de son époque, ou bien les inventions de Léonard de Vinci, dont l'historien d'art Ernst Gombrich dans son essai *Ce que l'image nous dit* soulignait je cite : « Léonard n'aurait certainement pas dit qu'il combinait l'art et la science puisqu'il ne savait pas ce qu'était l'art dans ce sens-là. Pour lui, il était simplement question de connaissance, d'essayer de comprendre la réalité. » Il me semble important dans ce contexte de revenir sur ce qui fait la spécificité et l'intérêt de

la résidence 1+2 et d'interroger non seulement la complémentarité des démarches des photographes et des scientifiques mais aussi les modalités de leur interprétation conjointe du monde et enfin leur finalité dans notre société contemporaine.

La proximité des démarches entre photographie et sciences se lit d'abord dans une histoire commune. En effet, la photographie, en tant que « rétine du savant » selon la formule de l'astronome Jules Janssen, et procédé né de la recherche en physique et chimie a entamé dès ses origines un dialogue avec les sciences. Rappelons qu'en 1854, la Société française de photographie avait été fondée dans le but de réunir artistes et savants. La photographie est alors considérée comme un « ars », un savoir-faire alors même que les questionnements relatifs à sa nature, industrielle, scientifique ou artistique sont légions. Cela lui a d'ailleurs valu plusieurs décennies de débat autour de son statut labile, entre document et art. Mais cette labilité propre au médium photographique est aussi ce qui fait sa force et le dialogue que la résidence 1+2 suscite entre photographes et scientifiques atteste que dans l'interprétation du monde qu'elle nous livre la photographie rejoint la science dans la définition qu'en donne par exemple le physicien Carlo Rovelli selon laquelle : « la science c'est la découverte que l'image du réel que nous avons instinctivement n'est pas correcte ou pas complète. La science, c'est regarder les choses avec de la distance, trouver ce qu'il y a derrière la colline. »

Ce constat d'incomplétude ou d'incertitude les photographes et les scientifiques le font avec la volonté commune de redonner du sens au visible tout comme à l'invisible et donc de construire des formes interprétatives. Avec l'émergence d'artistes qui infusent une nouvelle perception de notre rapport aux sciences et se définissent comme des photographes-chercheurs à l'instar de SMITH qui a été lauréat de la résidence en 2018, on constate la porosité de ces deux univers et la volonté de ne pas renvoyer dos-à-dos art et sciences mais d'exprimer à quel point l'un comme l'autre sont le terreau d'une culture.

L'un et l'autre s'interrogent sur leur pouvoir de transformation du réel et les nouvelles perspectives offertes à l'image par la recherche scientifique, tant en terme de vecteur de diffusion qu'au travers de sa matérialité, dessinant déjà les contours d'un nouveau rapport au monde. On pourrait à cet égard former une taxinomie des concepts qui lient recherche scientifique et artistique, en particulier photographique : d'abord, la curiosité et la créativité qui un jour ont suscité des vocations, puis, l'expertise technique et sa corollaire, l'innovation, nécessaires dès lors qu'il s'agit de trouver de nouvelles modalités pour connaître le monde qui nous entoure ; le temps aussi qui tendu entre immédiateté et patience impose un rythme à l'expérience; la nécessité d'un travail acharné mais aussi la part de hasard dans la découverte qui peuvent conduire aussi bien à l'obtention d'un résultat concluant qu'à un échec après lequel il faut rebondir ; la poésie et la beauté qui peuvent émaner d'une image comme d'un compte-rendu d'expérience et venir caractériser l'élégance d'une formule mathématique, la pertinence d'un concept, la justesse d'une prise de vue.

Mais si l'on voit bien que loin d'être antinomique, photographies et sciences se complètent, comment leur interprétation conjointe du monde peut-elle s'appréhender ? Collecter, analyser, synthétiser, déduire une forme sont des étapes nécessaires autant à l'avènement d'une étude scientifique que d'une oeuvre photographique. Cette année, dans le cadre de la résidence, des équipes scientifiques - glaciologues, nivologues, géologues, géographes, climatologues - ont accompagné des photographes dans les Pyrénées, ont fait des relevés, formé des hypothèses sur l'importance de la glace, de l'air, des plis rocheux. Ces hypothèses et ces observations ont mis en évidence le recul des glaciers, la pollution de l'air, la mise en danger de la montagne par le réchauffement climatique. Les photographes ont alors mis en perspective ces constats : Grégoire Eloy, travaillant avec Etienne Berthier et Simon Gascoin, a, pour son projet « Ossoue » souligné la variété des échelles de temps et d'espace propre à l'étude des glaciers en exploitant images satellites, archives et prises de vue sur le terrain ; Laure Winants, aux côtés de Christophe Cassou et Catherine Jeandel, pour son projet « Albedo » a proposé un précipité visuel qui nous mène de l'Observatoire du Pic du Midi aux particules fines du noir de carbone – ou noir de fumée- qu'elle a piégées dans la couche sensible de la photo ; Myriem Karim, croisant géographie et géologie avec Jean-Paul Métaillié et Michel de Saint-Blanquat, a, pour son projet « L'empreinte des millénaires », cherché dans les plis terrestres comme dans les remous de l'eau la résonance d'une mémoire des hommes et créé un texte sédimentaire qui superpose ses notes de terrain à celles des scientifiques et du pyrénéiste Franz Schrader. Si dans la démarche des photographes se glisse bien sûr expérience et mythologie personnelles, représentation fantasmée de la montagne et des éléments, fondée sur tout un imaginaire culturel construit pour la plus grande partie de lectures et d'images davantage littéraires et artistiques, on voit aussi comment ils sont parvenus à imbriquer des protocoles scientifiques à leur approche. Ils se sont imprégnés de leurs discussions avec les scientifiques, se sont familiarisés avec le lexique, la grammaire d'une discipline, ont accepté d'être déstabilisés mais aussi émerveillés par cette proximité avec une expertise scientifique qui soudain vient enrichir leur gamme créative. Au-delà de ce mouvement d'acculturation à l'univers scientifique commun aux trois photographes de la résidence, j'aimerais également évoquer deux points qui ont particulièrement retenu mon attention.

Tout d'abord, il convient de souligner les implications en terme de réception de leurs images, images qui en raison de l'expérience physique du paysage que tous trois ont vécu rappellent celle des pionniers de la photographie comme les Frères Bisson ou Eugène Trutat, accompagnateurs ou initiateurs d'expéditions scientifiques au XIX<sup>e</sup> siècle.



A l'époque, les images de photographes comme Trutat étaient considérées comme de la photographie scientifique, aujourd'hui nous les regardons aussi pour leurs qualités esthétiques. Dès lors que se passe-t-il lorsqu'une image photographique circule d'un domaine scientifique vers un domaine artistique ? De tels transferts du champ des sciences vers le champ de l'art ont déjà eu lieu dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle : nous pouvons ainsi rappeler l'exemple des photographies de l'hystérie réalisées sous l'égide de Jean-Martin Charcot qui n'ayant pas permis scientifiquement d'établir les liens recherchés entre des pathologies comportementales et d'éventuelles anomalies anatomiques ont fini par servir à la constitution du recueil d'*Anatomie artistique* de Paul Richer, certes collaborateur de Charcot mais aussi professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Par la suite, les avant-gardes et notamment le mouvement Surréaliste ont contribué à cette porosité des champs et ce déplacement des images. Mais puisque Grégoire Eloy, Myriem Karim et Laure Winants n'ont pas produit cette fois de photographies à proprement parler scientifiques, puisque le déplacement de l'usage à l'esthétique est en somme résolu au sein même de leurs productions, quelle terminologie pourrions-nous employer pour les caractériser ? Photographies avec les sciences, pour les sciences ? Le colloque d'aujourd'hui nous permettra sans doute de suggérer de nouvelles formules à même aussi de rendre justice à tout ce que le titre de la résidence « Photographie et sciences » insuffle d'allers-retours.

Le second point de jonction entre les démarches de nos trois photographes tient à la matière qui partout irrigue leurs tirages et en souligne la valeur expérimentale : photogrammes de carottes glaciaires chez Grégoire Eloy, solarisations à la lueur de la Lune et photographies plongées dans du méthane, du CO<sub>2</sub> pour « donner à voir » sur l'image l'action habituellement invisible des gaz polluants chez Laure Winants, recours au gros plans matiéristes et pellicule périmée pour Myriem Karim. Au-delà de la recherche plastique, cette matérialité atteste de la nécessité d'incorporer à l'œuvre un bout de la nature même, de co-construire avec elle un répertoire de formes. Ainsi, en mettant la nature au cœur même de leur démarche, les photographes en font leur objet d'étude et d'expérimentation au même titre que les scientifiques.

Venons-en peut-être maintenant à ce qu'implique, pour les scientifiques, de côtoyer à un moment donné des photographes, de leur faire partager leurs recherches. Cela ouvre la possibilité de prendre le temps de faire parfois un arrêt sur image, une pause, de déporter son attention pour regarder autrement l'objet de sa recherche loin des habitudes qui sont prises habituellement avec une communauté de spécialistes pour essayer de la rendre accessible autrement, c'est aussi se laisser bousculer par des questions de néophytes, et ainsi penser le hors-champs d'une recherche, ses à-côtés pour mieux la régénérer.

Que l'on soit scientifiques ou photographes, il s'agit donc de réagir à la parole et au regard d'autrui, de transmuter son imaginaire et ses anciennes habitudes pour faire éclore de soi un point de vue distinct, riche des ponts qui ont été construits, et avec l'autre d' « apprendre à voir ».

Il me semble en effet que scientifiques et photographes sont réunis par cette ambition de nous « apprendre à voir », une formule qui donne son titre au passionnant ouvrage de l'historienne de l'art Estelle Zhong Mengual paru aux éditions Actes Sud cet été. L'auteur y développe un rapprochement fécond entre le discours de femmes naturalistes et les œuvres de certains peintres du XIX<sup>ème</sup> siècle qui ont eu à cœur de regarder la nature non plus seulement pour ce qu'elle symbolise mais simplement pour ce qu'elle est. Dans les regards attentifs, différents mais complémentaires, que naturalistes et peintres ont porté sur le monde, ils ont su tisser ensemble savoirs et sensibilité. S'éloigner d'un rapport symbolique, projectif, distancié avec la nature qui nous la ferait apparaître comme n'ayant aucun lien avec nous afin d'observer, traduire et transmettre cette altérité du vivant, de la nature et du monde est à mon avis ce qui relie les photographes et les chercheurs ici présents. Sans doute ont-ils tous à cœur de pallier cette « crise de la sensibilité au vivant » pour reprendre une expression chère aux philosophes Baptiste Morizot et Emanuele Coccia.

Plus largement, cette crise de la sensibilité se lit dans l'appauvrissement des mots pour caractériser le monde qui nous entoure dans sa complexité et ses nuances, l'affaiblissement de nos capacités à percevoir les émotions et les relations que nous pouvons tisser avec notre environnement. Nous vivons dans un monde où de plus en plus devant un glacier, une roche, une étoile ou bien face à une installation d'art contemporain, une photographie abstraite, un film expérimental, d'aucuns affirment ne pas comprendre ou pire, que ça ne les intéresse pas, que ce sont des considérations pour les spécialistes... Doit-on en conclure que ça n'a pas de place légitime dans le champ de l'attention collective, dans la fabrique d'un monde commun ? Pour la marraine d'honneur de la résidence, l'océanologue Catherine Jeandel, partager des connaissances et des convictions scientifiques avec les photographes, participe de la même dynamique que de convier les citoyens à prendre position en lisant le rapport du GIEC ou à visiter le Train du climat.

Ce que suscite la résidence 1+2 par le dialogue entre chercheurs et photographes c'est la reprise en main et la médiatisation de ces questionnements qui nous concernent tous. Aussi oserai-je cette formule un peu lapidaire : vulgarisation scientifique et démocratisation culturelle, même combat ! La résidence 1+2 permet ainsi de redonner une forme à des savoirs qui peuvent nous échapper, à créer des passerelles pour un partage du sensible. Avoir choisi la photographie pour interroger la dynamique art et sciences était aussi pertinent dans le sens où parfois, la photographie dans un article scientifique n'est souvent considérée que comme un «supplementary element», un élément relégué aux annexes bien que parfois au coeur du processus d'analyses des données. La résidence 1+2 en faisant le pari de l'interdisciplinarité, en réunissant photographes et chercheurs des sciences exactes comme des sciences humaines – qui, comme leurs consœurs, n'échappent pas toujours à cette crise de la sensibilité – cherche à remettre au cœur du débat public la parole du savant et celle de l'artiste dans notre société. C'est d'ailleurs tout l'intérêt d'une résidence telle que celle-ci d'être à la fois ancrée dans un territoire et ouverte sur le monde. Les œuvres que le photographe produit dans le cadre de la résidence peuvent en elles-mêmes suffire à enclencher un débat public large et fédérateur dans lequel l'artiste aux côtés du scientifique est un passeur de connaissances, de savoir-faire et de sensibilités essentiels à la compréhension d'un monde qui change sous l'impact de l'anthropocène. Grégoire Eloy parti au chevet du glacier d'Ossoue, Laure Winants tentant d'enfermer dans ses tirages les polluants ou encore Myriem Karim attentive aux soubresauts du cirque de Gavarnie, nous font prendre conscience d'une réalité écologique, environnementale. L'art ne peut pas être uniquement perçu comme un supplément d'âme ou un capital culturel mais doit redevenir une force modélisatrice de l'espace public. Créateurs de savoirs comme de formes, chercheurs et photographes ont pour ambition de développer notre gamme de perceptions et d'affects, avec le souhait d'assouvir cette « quête de sens » signalée par Grégoire Eloy comme le point de jonction essentiels entre les deux disciplines. Une quête de sens qui peut prendre du temps, le temps scientifique, tout comme le temps photographique n'étant pas toujours le temps de notre quotidien. Prenons donc le temps aujourd'hui de revenir sur les expériences croisées des scientifiques et des photographes.



**Héloïse Conésa**  
marraine 2021 du programme de la Résidence 1+2